

Chapitre 29

Opération Dédouanement.

Le rendez-vous est fixé par mon « contact » dans un bar-club irlandais situé presque au bout du quartier de White Point, dans Lamboll Street qui relie King's Street à Meeting Street. C'est tout près des lieux où j'ai fait de la topographie pour permettre aux pièces d'artillerie de tirer sans visibilité directe sur les objectifs situés à proximité de la baie ou de ses rivages.

Je ne connais pas mon interlocuteur qui ne m'a donné aucun indice sur son apparence. J'entre donc dans la salle du pub après avoir gravi les marches du perron qui donne sur le trottoir de la rue en terre chaulée. Le patron du pub houspille des serveurs nègres vêtus de cottes de coton écru et de tabliers de cavistes. Lorsqu'il me voit entrer, il se précipite vers moi et m'entraîne vers l'arrière-salle. À une table ronde installée dans le coin à droite en entrant, quatre hommes à la mine patibulaire jouent aux cartes avec de l'argent. Le taulier me conduit à une table où un homme vêtu en commerçant tourne le dos à la porte d'entrée. Devant cet étrange client, une photo de moi. Je contourne la table et je comprends : la lueur blanche du quinquet à gaz m'éclaire *a giorno* mais laisse le visage de mon interlocuteur dans l'ombre. Cela ne m'empêche pas de voir briller ses yeux lorsqu'il me scrute pour s'assurer que je suis bien le bonhomme de la photo. Il me fait signe de m'asseoir.

- Vous savez qui m'envoie.

- Par définition, je ne sais jamais rien. Donc, dites-moi qui vous envoie.

- Ne vous moquez pas.

- Je ne me moque pas. Si vous ne me dites pas qui vous envoie, comment voulez-vous que je le sache ? Vous pourriez bien prêcher le faux pour savoir le vrai. Je ne vous connais pas, et vous pourriez bien m'être envoyé par des gens qui me veulent du mal. Donc, dites-moi qui vous envoie, sinon je reprends un fiacre pour rentrer chez moi.

- Vous avez rencontré dans le Maryland puis à Washington une personnalité du gouvernement.

- Plusieurs. Jusque là, je ne vois pas de quelle personnalité vous me parlez.

- Son prénom est Allan.

- Et son nom ?

- Mais enfin, arrêtez ! »

Je ne vais pas plus loin dans l'entretien et je me lève. Du coup l'homme comprend que je ne me laisserai pas faire. À mi-voix, il se lâche : « Il s'agit de M. Pinkerton »

- Eh bien voilà ! Ce n'était pas si difficile. Et que me veut ce bon M. Pinkerton ?

- Il m'a chargé de vous dire qu'il vous remercie de tout ce que vous avez fait pour le gouvernement fédéral et la survie de l'Union. Seulement, il considère qu'il serait dangereux pour vous de continuer à lui servir d'agent secret. Vous avez évidemment appris la vague d'arrestations de nos agents, indicateurs et boîtes aux lettres. Or il nous faut limiter les risques. Monsieur Pinkerton tient à ce que vous sachiez que vous serez toujours le bienvenu à Washington mais qu'il tient à couper totalement les ponts avec vous dans le Sud jusqu'à la victoire de l'armée fédérale. Mais si vous vous présentiez au siège du *Secret Service* à Washington, vous seriez toujours le bienvenu. Seulement, il tient à ce que vous sachiez que Washington regorge d'espions dixies et que vos faits et gestes seront épiés dans les moindres détails. Voilà ce que je devais vous dire. Plus personne ne vous contactera désormais, jusqu'à ce que Jefferson Davis ait été mis hors d'état de nuire. Il vous demande aussi de détruire la liste de boîtes aux lettres qu'il vous a fait tenir il y a un mois.

- Je n'attendais que cette injonction pour le faire, parce que ces arrestations m'ont inquiété. Certes j'avais enfermé ce papier dans un coffre dont je suis seul à avoir la clé, mais

dans une maison où les esclaves passent partout il est tout de même difficile de garder les choses secrètes.

- Seriez-vous abolitionniste ?

- Oui, mais c'est une position personnelle. J'en parle assez librement, d'ailleurs, parce que vous vous savez aussi bien que moi que les abolitionnistes sont assez nombreux ici.

- C'est vrai. Cela nous permet de penser que l'accueil des administrateurs du nord par les gens d'ici ne sera pas mauvais, après la défaite de la Confédération. »

Sans épiloguer sur ce point, je prends donc congé de mon « contact ». En sortant du pub, je trouve une calèche dont le cocher semble attendre le client. Ses chevaux sont parfaitement immobiles. Lui-même est un mulâtre aux cheveux clairs et aux yeux noisette. Je trouve curieux qu'il soit, comme par hasard, présent au moment de ma sortie du pub. Sa voiture est aux couleurs d'une importante compagnie de calèches de louage de la ville. Je traverse la rue pour demander à ce cocher s'il est libre. Quelque temps plus tard il me dépose à la pharmacie moyennant une somme qui me semble assez forte : soixante-quinze centimes alors que les fiacres noirs en auraient demandé quarante-cinq.



Je trouve une calèche dont le cocher semble attendre le client.

Au cours du trajet, le cocher me dit calmement : « Apparemment vos faits et gestes semblent intéresser certaines personnes. On nous suit ».

C'est l'intérêt de ces voitures découvertes. Si tout le monde peut voir que j'y suis assis, cela me permet aussi de mieux observer d'éventuels suiveurs. Une américaine à un seul cheval nous suit à distance. Comme un véritable voyageur aisé qui visite les pays étrangers pour son plaisir, j'observe et regarde toutes les maisons de cette magnifique ville moderne qu'est Charleston. Et je profite de mon agitation qui me conduit à regarder de tous côtés pour jeter des coups d'œil discrets à la voiture de l'importun. Il est parfaitement anonyme pour moi. Je tente de repérer des signes caractéristiques qui me permettront plus tard de reconnaître sa voiture. En fait, les circonstances me servent admirablement. Alors que je me demande comment je vais me débarrasser de ce suiveur, nous approchons d'un parc public proche du terrain militaire de la batterie qui protège la baie de Charleston. Nous passons un carrefour qui

nous permet de remonter vers le centre de la ville. En quittant Meeting Street pour entrer sous les grands arbres du parc je ressens une sensation de fraîcheur. Je n'ai pas le temps de l'apprécier parce que des cris retentissent derrière nous. Je me retourne pour voir qu'un fiacre fermé noir apparemment appartenant à une administration quelconque a coupé la route à mon suiveur qui n'a pas pu éviter la collision.



Un fiacre fermé a coupé la route à mon suiveur qui n'a pas pu éviter la collision.

Par contrecoup, la circulation devient un peu erratique autour du lieu de l'accident. Les gens crient tandis que les premiers sergents de ville accourent. Manifestement, s'il y a des blessés les cas ne doivent pas être sérieux. J'indique à mon cocher de poursuivre sa route puisque les policiers municipaux sont arrivés. Le conducteur de l'américaine est un blanc barbu qui n'a pas eu un regard vers moi depuis que je me suis mis à le regarder librement. Vu l'accident et le tumulte qui en est résulté, il aurait été invraisemblable que je ne m'intéressasse pas au spectacle. Je ne prive donc pas de bader. Et de bien me mettre le visage du quidam en mémoire.

Arrivé à la pharmacie, je me rends directement au laboratoire. J'y retrouve Pierre qui est sur le point de partir livrer. Maître Kahana et Gidéon sont en train de sceller à l'émeri des flacons de l'onguent de soins aux blessés. La partie la plus délicate du travail est achevée et mes deux amis peuvent parler sans risquer de commettre une erreur qui serait désastreuse. J'expose aux deux spagiristes ce que j'ai pu percevoir des conditions de soins dans les hôpitaux de campagne.

- Mon enfant, me dit le vieux pharmacien, cet onguent pourrait t'être utile pour soulager la souffrance et aider à la cicatrisation. Mais son emploi sera inutile si la blessure n'a pas auparavant été soigneusement nettoyée et assainie. Il y a en France un savant qui n'est pas médecin mais qui fait progresser la médecine à grands pas. Il se nomme Louis Pasteur et s'est ouvertement lancé il y a trois ans dans la lutte contre la théorie de la génération spontanée. Selon lui, les infections qui naissent dans les blessures sont dues à des impuretés et des organismes vivants invisibles tant ils sont petits. Il les nomme des microbes. Autant dire qu'il est honni par ces médicastres qui prétendaient que les asticots qui apparaissent sur la viande

naissent spontanément. Il a démontré, lui, que si on empêche les mouches de venir sur la viande, elle pourrit mais les asticots n'y apparaissent pas. Ce sont donc les mouches qui pondent sur la viande et les asticots ne sont que des larves de mouches.

- Comment a-t-il procédé ?

- Il a simplement enveloppé un morceau de viande dans un morceau de tissu sec qui empêchait l'accès des mouches à la surface de la viande. Au bout de trois jours, la viande empestait mais il n'y avait pas d'asticots. Il a ensuite par expérience démontré que l'emploi d'alcool sur les blessures empêchait leur empoisonnement. Il faut donc maintenir la peau dans le plus grand état de propreté pour éviter l'infection.

- Je connais cette position qui a cours dans ma famille depuis aussi loin que l'on peut remonter dans le temps. J'ai lu dans un incunable de ma famille que le parrain de mon aïeul homonyme lui avait enseigné l'utilisation du savon, de la rafe pour se nettoyer les dents et se purifier la bouche et de l'esprit de bois pour purifier les bois de lits et tuer les punaises.

- Je sais. C'est pourquoi je sais que je puis te parler. Les blessures du champ de bataille sont salies par la poudre imbrûlée, la graisse et les autres impuretés que véhicule la balle. Ensuite, lorsque le blessé tombe par terre, la blessure se souille avec la terre et les microbes qu'elle contient. Et crois-moi, sur les champs de bataille parcourus par des chevaux qui y lâchent leur crottin, labourés par les boulets et les obus et les roues des canons ou des chariots, les microbes sont particulièrement délétères. Regarde les chevaux. On sait maintenant que leur crottin est souvent porteur d'un microbe qui provoque une maladie donc on meurt toujours...

- Oui, je sais. C'est le tétanos. Mon oncle m'en a parlé. On ne sait pas le soigner mais on le connaît depuis la plus haute antiquité.

- Mon aïeul homonyme Shlomo Kahana qui vivait avec ton propre aïeul avait pourtant découvert que si l'on nettoie rapidement la blessure, on peut réduire le risque d'apparition de ce fléau. Par la même occasion, on réduit les risques de gangrène. Nous avons tenté de mettre au point un onguent universel, avec Gidéon. Mais c'est un échec. Alors nous avons mis au point un nécessaire de premiers soins qui doit préparer le travail du chirurgien. Il contient de l'alcool médical et des morceaux de tissus purifiés pour éviter qu'ils infectent les blessures. Comme il faut ensuite aider à la cicatrisation d'une blessure soignée par le chirurgien, nous avons amélioré l'onguent que tu connais. Il contient maintenant de l'alcool médical, mais aussi de l'extrait d'opium qui est plus efficace que le laudanum pour calmer la douleur par application directe sur la blessure.

- Ce qui m'inquiète, Maître, c'est que les chirurgiens semblent peu au fait des mesures de purification des tables d'opération ou des outils avec lesquels ils touchent les blessés.

- Je sais, mon enfant. Et c'est atroce. Je crois que le seul moyen de faire reconnaître le caractère indispensable de ces mesures c'est de prêcher par l'exemple. Pour le moment, tu ne peux pas le faire parce que tu n'as pas autorité pour exercer la médecine. Mais attends encore deux batailles majeures et les militaires seront trop heureux de te voir arriver dans leurs hôpitaux pour servir d'infirmier de salle d'opération. À ce moment-là, si tu trouves le moyen de nettoyer les instruments, de préparer les blessures en les nettoyant et si tu peux faire les pansements, alors on verra que les blessés dont tu te seras occupé seront ceux qui se remettent le mieux. »

Nous avons une longue conversation au cours de laquelle il me donne des conseils avisés pour mener à bien mon projet d'aide aux blessés. En particulier, il me conseille de me rendre à la division militaire de l'hôpital de la ville pour tenter de commencer le travail de pédagogie de l'asepsie et de l'antisepsie.

De retour à la plantation, je trouve un message de l'autorité militaire qui m'a été porté en mon absence par une estafette. Je suis invité à me présenter au 2^{ème} Bureau demain à neuf heures.

Je passe une fin de journée et une soirée avec Hélène à continuer la préparation de questions de détail pour la noce. Les « Américains » ne maîtrisent pas les notions de plan de table et de protocole et ici on aime bien me mettre à contribution sur ces sujets. Il me semble plus urgent de procéder aux fiançailles mais j'ai l'impression que la famille Toppenot ne tient pas à en faire un grand tralala ce qui me va bien. Il me tarde d'offrir la bague et d'officialiser notre engagement à venir. Aldebert est d'une humeur de plus en plus détendue et optimiste ce qui me paraît incongru dans les circonstances actuelles.

Le lendemain, l'entrevue avec l'amiral est brève mais rassurante. L'accident de voiture d'hier n'était pas fortuit. Des agents du contre espionnage m'ont filé dans tous mes déplacements. Ils ont donc détecté que j'étais suivi. Mais surtout ils ont identifié mon « contact » et ont suivi son départ de Charleston. Manifestement il avait tout préparé et les agents l'ont laissé partir pour rejoindre Washington. Il est identifié, photographié et ne pourra pas revenir sans être repéré.

Mon suiveur ne faisait pas partie des espions identifiés. Il est en garde à vue et la police attend des directives pour le transférer à la police militaire et à la Cour Martiale. Ce qui va le desservir, c'est qu'il est arrivé à Charleston, venant du Maryland, il n'y a que trois semaines et il n'a pas d'occupation reconnue pour gagner sa vie. Mais à part la collision avec une voiture de liaison militaire, le fiacre noir, on ne peut pas lui reprocher grand-chose.

Je rends compte de ce que m'a dit mon « contact » de la part de Pinkerton. « Smith » se décide donc à laisser repartir le détenu vers le Nord. « De toute façon, le fait de vous approcher de trop près va rapidement s'avérer trop risqué au regard des résultats obtenus. Vous allez pouvoir vous livrer à vos activités de soutien aux blessés. Cela vous donnera une bonne raison de partir au Nord en visite officielle ou semi officielle. Vous pourrez constater si Pinkerton est sincère quand il vous assure de sa bienveillance à votre écart. »

« Smith » me donne une lettre d'introduction auprès du médecin général qui dirige l'hôpital d'infrastructure de Charleston.



Cet hôpital accueille les survivants de la médecine de guerre du front.

Installé dans une immense maison passée à la municipalité à la suite de la faillite d'un yankee qui s'était essayé à l'exportation de coton et à l'importation d'esclaves, cet hôpital accueille aujourd'hui les survivants de la médecine de guerre pratiquée au front. Je veux dire que ceux qui arrivent ici ont survécu ; aux combats d'abord, à l'évacuation jusqu'au poste de secours avancé ensuite, au transfert vers l'hôpital de campagne, puis aux chirurgiens qui y opèrent et ensuite ne sont pas morts au cours du transport vers ici depuis la Virginie du

nord. Les patients de cet hôpital sont toutefois trop atteints pour rentrer dans leurs familles. Autant dire qu'ils ne sont pas très nombreux mais que leurs cas sont souvent graves.

Le médecin directeur me guide dans la visite de l'hôpital en commençant par la pharmacie. Je remarque dans les armoires vitrées des flacons variés bien qu'en quantité qui me semble réduite. Je suis bien sûr intéressé de voir s'y aligner les préparations de Pierre Toppenot mais surtout de constater que les onguents de Maître Kahana semblent prendre toute leur part dans le traitement des blessés qui ont trouvé asile ici. En regardant les étagères de l'armoire aux produits sédatifs, je note que les flacons viennent de divers endroits. Il y en a qui arrivent du Canada, d'autres de Suisse portant des étiquettes bilingues en allemand et en français. Les produits dérivés de l'opium ou de la coca sont très présents. On fait même du vin à la coca, cette plante énergisante qui pousse dans la Cordillère des Andes.



Un vin à la coca du nom de Maltine est censé revigorer les anémiques.

Point n'est aujourd'hui le moment de s'étonner de voir ces produits dans une pharmacie d'hôpital alors qu'ils sembleraient plus à leur place dans une armoire de pharmacie familiale. Plus tard j'ai pris des photos de ces flacons pour m'en servir de références pour essayer d'en procurer aux hôpitaux militaires du Nord ou du Sud. Encore plus tard, Hélène s'est essayée à faire un montage photographique encore malhabile. Ce qui m'a le plus surpris a été de découvrir au fond de l'une des armoires une affiche de réclame comme on en voit pour les stations thermales des Pyrénées dans les gares des Chemins de Fer du Midi en France mais portant ici sur un vin à la coca du nom de Maltine. Ce breuvage est censé revigorer les anémiques.

Après m'avoir fait visiter la pharmacie de cet hôpital, le médecin directeur me montre des salles communes où les blessés sont séparés par des paravents de toile. Le médecin de ce secteur où sont regroupés les amputés nous accueille pendant sa visite. Je suis

effaré de découvrir que les mesures les plus élémentaires d'antisepsie semblent totalement inconnues et je ne parle même pas des mesures d'asepsie. Les pansements sont sales et puants. Manifestement il y aurait beaucoup à faire pour améliorer les choses. Je fais la « *poker face* », une fois de plus.

C'est assez démoralisé que je quitte cette salle qui tient davantage du mouvoir que de la salle de soins. Le médecin directeur me conduit ensuite auprès du chirurgien. Celui-ci est dans une sorte de bureau sombre. Il note sur un registre ses dernières opérations avec les noms des patients. Il nous accueille courtoisement et semble très touché que je vienne apprendre les méthodes locales de soins aux blessés de guerre. Il admet n'avoir que peu de travail de premiers soins à donner à des blessés du front qui lui arrivent déjà opérés. Je suis surpris mais ne montre toujours rien de mes sentiments. Il nous conduit à sa salle d'opération et j'ai le soulagement de constater que ses instruments sont propres et les bistouris bien affûtés. En revanche, je constate l'absence de flacon d'alcool et de toute trace d'anesthésique. Il n'y a même pas de laudanum dans cette salle. Alors je pose la question parce que j'imagine mal comment amputer, à notre époque, sans utiliser au moins le chloroforme qui est maintenant couramment utilisé en France. Et lorsque je pose la question de l'alcool, le chirurgien me répond qu'il est fort dangereux de donner de l'alcool à boire à un blessé.

- Je ne pensais pas à le donner à boire aux patients mais bien à s'en servir pour nettoyer les plaies. Je n'ai pas vu dans votre équipement de seringues de Pravaz ni de flacon de morphine.

- Vous avez raison. Les seringues Pravaz et la morphine sont rangées ensemble dans la salle des infirmières. Nous avons un armurier militaire qui est chargé de l'affutage des aiguilles de seringues et des lames de bistouris et scalpels. La morphine est rangée dans une armoire forte parce que nous savons qu'elle peut entraîner chez les malades auxquels on l'a administrée une dépendance analogue à celle que cause l'alcoolisme.

- Je vois. Et qui employez-vous comme personnel infirmier au cours de vos opérations ?

- Nous avons quelques infirmières professionnelles pour les opérations et beaucoup de bénévoles dans les salles de soins. Malheureusement, nous avons du mal à instruire ces personnes qui sont de bonne volonté mais traînent souvent des habitudes héritées de traditions familiales remontant au moyen-âge européen. Toutefois, ces personnes sont souvent de bonne famille et ont du mal à admettre que leurs pratiques sont dangereuses pour les patients. Il faut donc souvent passer derrière elles pour rattraper leurs erreurs.

- Je connais le problème. Et si je vous proposais de venir avec M^{elle} Toppenot pour tenter d'instruire vos bénévoles ?

- Mais êtes-vous médecin, vous-même ?

- Non, mais j'ai une bonne pratique des soins aux blessés de guerre, avant évacuation ou après opération chirurgicale. M^{elle} Toppenot et moi-même savons parfaitement tenir propres les plaies pour éviter les infections et nous pourrions montrer à vos bénévoles comment procéder.

- Mais cette personne est-elle apparentée au pharmacien Pierre Toppenot ?

- Elle est sa sœur et ma future épouse. »

Le chirurgien se tourne vers mon cicérone.

- Monsieur le Directeur, je vous conduis immédiatement auprès de l'officier de santé chargé des infirmières. Je tiens absolument à lui présenter monsieur... Monsieur ?

- Pierre-Hubert de Berdeilhe pour vous servir. »

L'officier de santé¹ nous accueille aimablement. Il finit de préparer les cuvettes de soins à remettre aux infirmières. Décidément, cet hôpital est loin de connaître la presse et

¹ L'officier de santé était en fait un peu l'infirmier en chef dans les hôpitaux des États du Sud. Pas forcément les États sécessionnistes, mais plutôt ceux où avait cours le Droit romain du code Napoléon plutôt que le Droit coutumier anglo-saxon.

l'urgence de celui que j'ai pu voir près du Q.G. de Beauregard à Manassas. Treize blouses et voilettes propres sont suspendues à des cintres, attendant ces dames.

Je vois entrer deux infirmières en habits qui reviennent d'une salle de soins, leurs cuvettes contenant des linges souillés et des flacons vides. Elles se lavent les mains à la pompe avec du savon qui rappelle celui que l'on fabrique à Marseille. Elles vident les linges souillés dans un panier et posent les flacons dans un évier creusé dans une paillasse carrelée. Je découvre alors qu'elles disposent de pinces de chirurgie et de seringues dont elles ôtent les aiguilles pour les poser dans une cuvette de porcelaine. Elles déposent les corps de seringues en verre à feu dans une autre cuvette. Leur matériel préparé pour le lavage, elles se remettent en civil, leur vacation terminée. L'une d'elle tire sur un cordon de sonnette et je vois entrer trois femmes noires, des esclaves ou des affranchies, je ne saurais le dire. Manifestement, chacune sait ce qu'elle a à faire. L'une prend le panier à linge et l'emporte vers une buanderie dont je vois une lessiveuse fumer sa vapeur à travers la porte ouverte. L'autre emporte les corps de seringues et la dernière les aiguilles. L'officier de santé me présente aux infirmières et leur fait part de ma proposition. L'une d'elles est assez acerbe : « Monsieur ferait mieux de soigner plutôt que de venir donner des conseils.

- Chère Madame, je suis disposé à vous assister si vous en avez besoin.

- Je vous prends au mot. Nous avons justement un cas assez délicat, une blessure qui se refuse à cicatriser...

- Préparez-moi une blouse, je me lave les mains. Donnez-moi donc un flacon d'alcool blanc... »

Faute de vrai alcool de pharmacie, on me donne une espèce d'eau de vie d'arquebuse plus destinée à abrutir par voie buccale qu'à désinfecter quoi que ce soit. Je me frotte consciencieusement les mains en réprimant un sourire : que vont dire les gens si on se rend compte de ce que j'empeste la gnôle ?

L'infirmière acariâtre me conduit auprès d'un blessé isolé. Il est blême et inconscient. On n'arrive plus à l'alimenter et il est fort maigre. Je demande à l'infirmière de me montrer sa blessure. C'est une sale blessure à l'avant-bras. Elle est rouge, suinte le pus et manifestement a été suturée beaucoup trop tôt.

- Donnez-moi un scalpel, madame. Et un flacon d'alcool blanc, le plus fort que vous ayez.

- Nous n'avons que cette eau de vie de tout à l'heure.

- Tant pis, je ferai avec. Mais apportez-moi un linge stérile.

- Stérile ?

- Oui, lavé mais séché à l'autoclave.

- Nous n'avons pas ce genre de linge.

- Alors un grand linge propre. »

Le chirurgien m'a suivi, intrigué. Il est dans mon dos et je ne vois pas ses mimiques. Manifestement elles imposent à l'infirmière de me laisser faire. Je fais sauter les points de suture au scalpel et un flot de pus s'écoule de la blessure. L'odeur est pestilentielle. Je presse le bras pour vider le sang mort et faire arriver du sang vif. Je pensais que le blessé était inconscient mais il commence à gémir. Alors j'arrête mes pressions. « Portez-moi de la bande de charpie, madame, et un pot d'onguent de Maître Cohen.

- Savez-vous vous servir de ce produit ? » Le Chirurgien est surpris.

- Bien sûr. Je le connais fort bien. »

Avec un carré de linge imbibé d'eau de vie d'arquebuse, je finis de nettoyer la plaie. Ensuite, je verse de l'onguent Cohen dessus et j'applique une fine bande de charpie. Ceci fait je recouvre d'un pansement propre. Je prie pour que la gangrène ne se mette pas dans cette blessure. C'est déjà miracle que cela ne soit pas déjà le cas. En nettoyant la blessure, j'ai bien vu que dans la coulée de sanies il y avait des cendres de poudre et sans doute des grains de

graisse d'arme brûlée. Le chirurgien me dit avoir enlevé la balle alors que le blessé lui était arrivé déjà suturé.

- J'ai fait comme vous, j'ai fait sauter quelques points pour extraire la balle. Mais j'ai refermé puisque cela avait déjà été fait.

- Je comprends, mais vous avez vu ce qui s'est produit.

- Oui. C'est pourquoi je vous ai laissé opérer. Vous me semblez fait pour être chirurgien.

- Hélas non. Je n'ai aucune connaissance médicale. Je ne connais rien en anatomie, je ne suis absolument pas médecin. En revanche, j'ai reçu une instruction assez précise en matière de blessures, non seulement pour le champ de bataille mais aussi pour les accidents divers.

- Mais je vous entends parler d'alcool blanc. Il est fort difficile de s'en procurer. On ne trouve que de l'eau de vie d'arquebuse, ici. Et je n'ai pas de moyens techniques pour la redistiller à quatre-vingt-dix pour cent.

- Ce serait pourtant indispensable. »

Nous avons cet échange auprès du lit du patient tandis que je bande le pansement pour le maintenir en place. Le blessé se met à gémir un peu et sort de son état comateux. Je vois ses lèvres bouger. Le chirurgien commente :

- Cela fait presque un mois qu'il est ici et il n'a jamais repris conscience. Les dames de charité ont pu lui faire avaler un peu de bouillon de viande. Il est installé à demeure sur le bassin et il est pratiquement constipé. Toutefois il urine.

- Tant mieux, cela signifie que ses rognons fonctionnent encore. »

Nous nous taisons parce que l'homme parle. Il demande à boire. L'infirmière court chercher du bouillon de légumes allongé d'eau. Je relève le malade en lui mettant dans le dos un oreiller que j'ai pris sur un lit vide dans un alvéole voisin.

- Buvez doucement » lui dit la mégère maintenant apprivoisée.

L'homme boit plusieurs gorgées de ce bouillon léger. Puis il s'interrompt. Il reprend une respiration plus profonde mais moins régulière. Il n'en est pas encore à parler vraiment mais il ouvre les yeux et regarde autour de lui. Nos visages lui sont évidemment inconnus. Le chirurgien sait qu'il est l'un des blessés de la bataille de Bull Run Creek, mais c'est tout. On ne connaît même pas son nom.

- Où sommes-nous ?

- À l'hôpital militaire d'infrastructure de Charleston en Caroline du Sud.

- Je suis donc prisonnier !

- Pas pour nous. Vous êtes un blessé, voilà tout. Il est vrai que je n'ai aucune indication sur votre identité. Mais reposez-vous avant tout. Lorsque vous serez en état de parler, nous verrons ces questions administratives et nous ferons prévenir votre famille de ce que vous êtes vivant. Je vais vous laisser en compagnie de M. de Berdeilhe. Il est français et n'est donc pas partie prenante à la guerre en cours. Ici, vous êtes et resterez en sécurité tant que vous relèverez de mon service. »

Une fois le chirurgien parti, je reste auprès du blessé avec l'infirmière. Celle-ci s'excuse de son attitude à mon égard.

- Madame, j'ai déjà oublié. Je vous comprends et je sais combien il peut être désagréable de s'entendre donner des conseils par gens que l'on ne voit jamais à l'ouvrage.

- Oui, mais vous, vous venez de faire un miracle !

- Moi ? Mais non, voyons. J'ai fait ce que me commandaient le bon sens et le peu de savoir que j'ai acquis au cours de l'instruction dispensée par mon oncle médecin et mes instructeurs lorsque j'étais militaire en France.

- Mais alors, comment expliquez-vous que cet homme soit sorti de son inconscience après que vous lui eussiez apporté vos soins ?

- Je suis bien incapable de vous dire autre chose que mon agréable surprise. Un vrai médecin vous dirait si ce retour à la conscience est dû aux soins ou simplement à un concours de circonstances.

- Ce qui compte, maintenant, c'est de le remettre sur pied.

- Oui, madame, mais il va falloir soigner cette blessure et il faudra la suturer partiellement lorsque la cicatrisation aura commencé. Et ce sera alors le travail du chirurgien. Mais avec l'onguent Cohen, je suis sûr que cela va se faire bientôt. »

La voix du patient est plus ferme lorsqu'il s'adresse à nous.

- Il ne faudra donc pas me couper le bras ?

- Non. Apparemment vous le garderez. D'après ce que j'ai vu, vous pourrez même en retrouver l'usage. Le sentez-vous vous faire souffrir ?

- Beaucoup moins depuis que vous avez fait ce que vous m'avez fait. »

Je prends avec précaution l'avant-bras au-dessous du pansement. « Essayez de bouger les doigts. » L'homme gémit et je vois ses doigts remuer légèrement. « Ne forcez pas, surtout allez-y doucement. » Les doigts bougent mais l'homme souffre visiblement. « Dès que la cicatrisation aura commencé, nous vous ferons bouger la main pour que vous en retrouviez l'usage complet. Rassurez-vous. Pouvez-vous nous donner votre nom et votre grade ainsi que l'unité à laquelle vous appartenez ? »

C'est un lieutenant du 69^e Régiment Irlandais de New York qui faisait partie de la Brigade commandée par le Colonel William Tecumseh Sherman à Bull Run Creek. Je ne dis rien, mais je sais bien par indiscrétions que ce régiment est un des rares à avoir conservé toute sa cohésion même au moment de la débâcle de la fin de journée. Je suis heureux de pouvoir rendre service à ce brave type. Il a beau servir du côté des yankees, je suis sûr que c'est un gars honnête. Il va falloir que je trouve à tout prix un moyen pour lui éviter la prison militaire.

Sean McNamara ! On croirait un nom inventé. Je lui promets de tout faire pour donner de ses nouvelles à sa famille par l'intermédiaire de ses chefs militaires. Je ne me cache pas pour parler et l'infirmière entend tout ce que je dis au blessé. Lorsque nous regagnons la salle de repos des infirmières, Mme « Dragon » me dit d'une voix aigre : « Attention, Monsieur. Si cet homme est un yankee, c'est un ennemi. Il est donc un prisonnier de guerre. » Je vais répondre quand le chirurgien qui vient d'entrer dans notre dos intervient. « Madame Preston, cet homme n'est ni un yankee, ni un ennemi, c'est un blessé. Monsieur de Berdeilhe, ne vous souciez pas de faire prévenir la famille. C'est déjà fait. Sa famille vit dans le Bronx qui est un quartier de New York. C'est ce que vient de me dire le sergent-major du service. Son devenir est de rejoindre une prison militaire pour y attendre la fin de la guerre. À moins que des circonstances fassent qu'il en aille autrement. Mais cela ne me regarde pas. Il est mon patient, c'est tout. Lorsqu'il sera en phase de convalescence, nous aviserons. Mais on m'a dit que vous avez des relations au plus haut niveau de la Confédération des États d'Amérique...

- Docteur, comme vous l'avez dit, nous devons d'abord lui venir en aide et pour ceci je suis à vos ordres. Je vais prendre congé pour ce soir. Ensuite je reviendrai avec M^{lle} Toppenot et sans doute de l'alcool à usage médical. Vraisemblablement demain. »

Pierre Toppenot m'assure pouvoir livrer tout l'alcool médical requis à l'hôpital. Il suffit que le *quarter-master* passe la commande. La production d'onguent est maintenant bien lancée mais il semble que le service de santé militaire manque de moyens pécuniaires. Maître Kahana nous confie plusieurs trousseaux de soins d'urgence pour en montrer le caractère pratique sur le champ de bataille. « Vous n'aurez qu'à vous en servir pour les soins après avoir donné vos leçons d'antisepsie aux infirmières. »

Sié est à nouveau mis à contribution pour conduire la voiture. Ce nouvel emploi de notre attelage nous permettra d'en éviter la réquisition par le service du Train des Équipages. À notre arrivée dans la salle des infirmières, nous trouvons l'officier de santé avec ces dames. Elles sont manifestement intriguées de découvrir que l'on va leur enseigner de nouvelles méthodes de travail. Je suis agréablement surpris de découvrir qu'elles sont très réceptives dès

qu'Hélène et moi abordons les notions d'asepsie et d'antisepsie. Elles n'auront pas à employer les seringues Pravaz mais lorsque nous leur montrons comment utiliser l'alcool pour nettoyer les blessures, les patients grognent sous la morsure de l'antiseptique fort. Nous expliquons alors comment traiter les blessures en cours de cicatrisation avec de l'onguent Cohen. Les blessés reconnaissent que le produit calme leurs démangeaisons et leurs douleurs cutanées. Le chirurgien ne peut que constater l'effet produit. D'une part les blessures cessent de s'envenimer, comme on dit ici, d'autre part la cicatrisation se fait beaucoup mieux que sans le produit. Hélène et moi-même, sans trop insister, montrons ostensiblement que nous nous purifions les mains entre deux patients, même si nous ne nous sommes pas mis de sang sur les mains. Nous nous sommes « réservé » des cas de blessures graves. Au bout de quelques jours on a pu constater que les patients allaient mieux parce que nous les avons lavés au savon puis purifiés à l'alcool.

Seulement, ces activités pour bénéfiques qu'elles soient envers les patients, nous prennent trop de temps. Il nous faut absolument transmettre les méthodes d'antisepsie et peut-être encore plus d'asepsie. Nous instruisons donc les infirmières mais aussi, faut-il le révéler, certains médecins. Ces derniers sont réceptifs et se plient rapidement à ce que d'autres nomment nos « manies ». L'amélioration de leurs résultats est leur récompense. Du coup, il se crée presque spontanément une sorte d'école pour instruire les infirmiers et infirmières bénévoles. Les infirmiers sont peu nombreux parce que nombre de jeunes gens se sont portés volontaires pour le combat. Mais maintenant que les combats connaissent une pause, les colonels et généraux demandent que l'on instruisse leurs responsables des premiers soins qui sont en fait soit des officiers de santé, soit carrément des infirmiers militaires.

Tout est à faire. Et d'abord faire produire des trousse de premiers secours destinées aux interventions sur le champ de bataille. L'armée confédérée ne dispose pas de vrais chariots d'ambulance. À la différence des fédéraux. Nous avons parfois l'impression de nous battre contre des édredons de duvet d'eider. C'est fort désagréable. Mais les bonnes volontés ne manquent pas. Ces dames ont rapidement compris l'utilité des mesures d'hygiène en voyant les résultats concrets obtenus sur des blessures maintenues propres. Alors elles ont décidé d'apprendre les savoir-faire et certaines ont même cherché à comprendre. La théorie qui sous-tend la bonne pratique leur devient de plus en plus familière. Les rares auxiliaires professionnels des médecins et chirurgiens se prennent au jeu et nous avons la satisfaction, Hélène et moi de constater que les équipes qui se relèvent ont soin de tout faire pour maintenir l'asepsie et lancer l'usage d'antiseptiques lorsque c'est nécessaire.

Seulement, je reste inquiet. Peu à peu certains de ces blessés sont à nouveau en mesure de rentrer chez eux. L'hôpital se vide partiellement. Mais la détermination des Nordistes est intacte et Lincoln va reprendre l'offensive, c'est certain. Comment alors lancer la production en masse des boîtes de premier secours, celle des seringues Pravaz, celle des bistouris et scalpels, la production de morphine. Il n'existe pas dans les États confédérés de véritables usines de fabrication de médicaments ou de matériel de chirurgie. Il faudrait aussi autre chose que de la charpie faite avec des vieux chiffons. Il nous faudrait de la gaze, cette toile qui ressemble au tulle, des tampons de coton cardé et aseptisé. Mais personne ne se lance dans les recherches qui conduiraient à la fabrication de ce matériel indispensable. La question est toujours la même : qui paie ?

Devant les réussites des médecins de cet hôpital et de leurs équipes d'infirmières et infirmiers, le commandement militaire prend sur lui de faire transférer de nouveaux blessés d'autres hôpitaux vers ici. Dans le même temps les infirmiers militaires qui convoient ces pauvres victimes restent ici pour apprendre les méthodes de soins en vigueur à Charleston. Bref, il se fait une sorte de boule de neige puisque de retour dans leurs hôpitaux, les infirmiers transmettent leur nouveau savoir à leurs collègues. J'ai même entendu dire que les médecins se sont informés de ce qui se fait ici en questionnant les infirmiers à leur retour.

Nous sommes dans une drôle de période qui nous inquiète Hélène, Tertullien et moi. Nous savons bien que les hostilités vont reprendre et pourtant on dirait que tout le monde pense que la guerre est finie. Même les politiciens, apparemment.

Nous sommes à la fin de l'été. Nous pensons qu'il serait bon de prendre contact avec M^{elle} Clara Barton. J'ai appris par Maître Kahana qui tenait l'information de la diaspora juive, qu'elle tente de mettre sur pied un véritable service de santé opérationnel. Comme mes amis et moi, elle a pu mesurer, du côté nordiste, l'impréparation des armées au secours des blessés. Cette jeune femme volontaire avait un poste intéressant au bureau des brevets, à Washington mais à cause des manigances du sénateur McClelland qui a tout fait pour évincer les femmes de la haute administration, elle a dû accepter un emploi mineur moins bien rémunéré comme simple copiste à domicile pour ce même bureau des brevets. Alors comme cette situation lui pesait, elle est revenue chez elle à Worcester pour y reprendre ses études. Elle y réussissait fort bien mais comme elle a toujours ressenti le besoin impérieux d'aider les autres. C'est donc tout naturellement qu'elle a soigné un de ses neveux gravement malade. Il lui aurait fallu une cure que la famille n'avait pas les moyens de payer. M^{elle} Barton a donc tout tenté pour trouver des mécènes et réunir des fonds. Cela n'a pas suffi mais elle a appris lors de cette triste expérience comment susciter les dons pour une cause morale. Elle a donc complété la somme sur ses propres deniers pour enfin envoyer son neveu en cure, se ruinant presque.

Lorsque la guerre a éclaté il y a environ trois mois, M^{elle} Barton s'est portée volontaire pour servir comme infirmière. Nous aurions pu nous croiser près de Bull Run Creek puisqu'elle était présente dans le deuxième échelon des forces nordistes. D'après ce que m'a confié Me Kahana, elle s'est remise en quête de réunir des fonds pour financer l'achat de matériel médical et de médicaments. Il faudrait donc que nous puissions la rencontrer, Hélène et moi.

Je demande rendez-vous au chef de cabinet du médecin général chargé du service de santé. Il faudrait que nous puissions bénéficier d'un sauf-conduit au moins jusqu'au Potomac. Et si possible, par voie diplomatique, un laissez-passer jusqu'aux autorités militaires de Washington. Le médecin général me confie que tout ce qu'il peut faire est de m'obtenir un rendez-vous à Richmond avec les autorités diplomatiques du gouvernement confédéré. Et encore, un simple rendez-vous avec un conseiller qu'il obtiendrait par le truchement du cabinet militaire du Président ou par le secrétariat du général Lee.

Il me promet de s'en occuper et me donne rendez-vous le surlendemain. C'est un dimanche, mais à la guerre comme à la guerre, nos obligations religieuses se limiteront ce jour-là à la messe dominicale pour moi et au culte pour Hélène. Heureusement, les heures des deux célébrations sont les mêmes. En fait nous recevons un télégramme cet après-midi vendredi. Le texte est concis : « Vous avez rendez-vous avec le Général Lee à Richmond jeudi prochain pour votre déplacement au nord du Potomac. Présentez-vous demain samedi au secrétariat du *quarter-master* pour prendre les titres de transport relatifs à ce voyage. » Le câble ne précise pas l'heure, mais je sais que le travail commence vers huit heures et demie et que si je me présente à neuf heures je suis sûr de trouver les documents au secrétariat du Q.M.

Hélène vient me rejoindre dans ma chambre ce soir-là. Elle est un peu démoralisée des journées passées dans les hôpitaux. Elle se réjouit donc de changer d'horizon en m'accompagnant au moins à Richmond. La petite semaine qui nous sépare du rendez-vous avec « Oncle Robert » nous permet de préparer notre voyage. Pour des raisons évidentes, nous nous passerons de la Bonne Lucie. Aldebert Toppenot se met en quatre pour faire que le train spécial militaire qui nous convoiera dispose effectivement d'une vraie voiture de première classe. Il fait en sorte que trois places nous soient réservées dans cette voiture. Il a fait tout ce qu'il a pu, mais maintenant la circulation des trains est devenue assez compliquée depuis qu'un semblant de commandement militaire des transports tente de réguler les liaisons. La dégradation du service postal depuis le départ des postiers fédéraux, la surcharge des postes de télégraphe font que les communications entre les villes deviennent de plus en plus

aléatoires. Au dernier moment, Tertullien apprend qu'il restera à Richmond pendant que nous monterons « dans le Nord ». Il y a une mission particulière pour lui.

En fait, notre voyage est un peu plus long que prévu mais nous arrivons néanmoins à Richmond la veille de notre audience avec le Général Lee. Deux chambres nous attendent Hélène et moi dans un hôtel proche de la Maison Blanche et du siège de département de la guerre. Tertullien est accueilli chez un officier du Génie militaire qui doit lui confier une tâche de géomètre civil. Nous sommes un peu surpris de cette mission impromptue et nous espérons en savoir un peu plus demain.

En arrivant à notre hôtel et en y voyant le nombre d'officiers qui dînent dans une salle qui leur semble réservée, je me dis que cet établissement a dû être choisi comme mess des officiers de la garnison. Le concierge à la réception nous accueille d'autant plus aimablement qu'il connaît le lieutenant qui nous sert d'officier d'escorte et nous amène de la gare. Les deux chambres sont arrangées en une espèce de suite par un petit salon ou gros boudoir qui permet de passer de l'une à l'autre. Dans cette pièce éclairée au gaz, une table est servie avec une collation assez copieuse. Un serveur noir surveille le réchaud sur lequel mitonne un rôti qui semble d'agneau humecté par une sauce au vin dans laquelle trempent des morceaux de pommes de terre. Une carafe contient un vin blanc bien pâle et une aiguière nous offre son eau qui paraît fraîche. Nous sommes entrés chacun dans notre chambre et des porteurs ont déposé nos bagages somme toute modestes par rapport à ce qu'emportent d'ordinaire les voyageurs. L'officier d'escorte indique sa chambre à Hélène puis me conduit à la mienne. Nos deux portes sont séparées par une troisième qui s'avère être celle du boudoir-salon. L'officier d'escorte me précède dans la chambre et me conduit au boudoir. Au moment où j'entre, Hélène entre de son côté, introduite par une femme de chambre noire au visage avenant. L'officier d'escorte se retire en nous donnant rendez-vous demain pour huit heures et demie dans le hall d'entrée de l'hôtel. La femme de chambre nous demande quand elle doit revenir pour le coucher d'Hélène.

- Il est inutile de vous déranger. Je me coucherai seule, c'est gentil. Demain matin en revanche, je vous demande de bien vouloir me porter les brocs pour la toilette à sept heures juste.

- Compris Madame.

- Mademoiselle ! » La brave négresse écarquille les yeux et Hélène explique calmement : « C'est la guerre, vous savez. Monsieur et moi sommes partenaires dans une mission au profit des médecins militaires. Monsieur est pharmacien et je suis infirmière. En principe nous aurions amené avec nous ma Bonne Lucie qui est un peu ma deuxième maman. Mais elle est âgée et notre voyage risque d'être un peu mouvementé. C'est pourquoi je voyage seule avec Monsieur. Je n'accepte que Lucie comme chaperon. Mais Monsieur est un homme d'honneur qui saurait me défendre en cas de besoin. »

- Je vous croyais mariés, Mademoiselle. Je vous prie de bien vouloir m'excuser.

- Rassurez-vous, il n'y a pas de mal. À demain, donc. »

À la fin du dîner le serveur m'indique qu'il sera chargé de me monter l'eau de la toilette. Il me demande si nous comptons déjeuner dans la salle du restaurant ou si nous prendrons notre repas ici. Moins on nous verra mêlés aux militaires, mieux cela vaudra, donc :

- Nous déjeunerons ici. Thé, lait, pancakes, et des saucisses ou des œufs.

- Nous pourrions vous servir des œufs mais je vous déconseille les saucisses. Je vous recommanderais plutôt des *crab cakes*. Nous avons reçu des crabes tout frais et notre coq prépare merveilleusement les *crab cakes*.

- Va pour les *crab cakes*, alors.

- Mais nous avons aussi des œufs. Les voulez-vous à la coque ou frits ?

- Je les préfère à la coque. Et vous Hélène ?

- Moi aussi.

- Comme mouillettes nous utilisons souvent des graissins qui viennent de chez le boulanger italien à deux blocs de l'hôtel.

- Nous vous faisons confiance. »

Finalement nous nous couchons assez tôt, chacun chez soi. Dans la mesure où nous ne savons pas ce que va nous demander le Général Lee, nous avons du mal à nous préparer à l'entrevue de demain. Et en ce qui concerne notre entrevue avec Clara Barton, il nous reste des détails à mettre au point mais nous nous sommes déjà mis d'accord sur les grandes lignes.

Il n'est pas d'usage de gaspiller le gaz en laissant brûler les appliques, surtout en temps de guerre. La direction de l'hôtel a mis à notre disposition des bougies de cire fine qui donnent une lumière suffisante pour se coucher et même lire un peu le journal. Après quelques mouvements dans le couloir, des clients qui rejoignent leur chambre, le silence revient. Le valet de chambre a débarrassé la table du boudoir sans le moindre bruit. Un œil de bœuf ovale éclaire la pièce en laissant passer la lumière du bec de gaz du couloir qui lui reste allumé toute la nuit. J'ai jeté un œil pour essayer de savoir si Hélène dort ou non. J'ai décidé de ne pas me montrer importun ni trop entreprenant. Aussi me glissé-je dans les draps propres et rêches. Après toutefois avoir inspecté la literie et le sommier à la recherche d'éventuels insectes notamment des punaises. J'aurais alors utilisé l'alcool de bois dont j'ai un grand flacon dans mes bagages. Après cette inspection, je suis obligé de refaire mon grand lit à deux places. Je le fais « au carré » comme lorsque j'étais à Saint-Cyr et je me glisse dedans avec délectation. J'ai bien tiré sur les draps avant de border et je dois presque forcer pour arriver à me faire une place. C'est ce qu'à Saint-Cyr nous appelions « enculasser » par analogie avec les efforts qu'il fallait faire pour mettre à poste les boulets dans les pièces d'artillerie légère à chargement par l'arrière. On déposait le boulet graissé contre le cône de forçement, et on calait d'un coup de refouloir. Ensuite, on mettait la charge d'une ou deux gargousses selon la distance de tir que nous voulions atteindre et on refermait le volet de culasse en serrant bien la vis pour écraser le joint d'étanchéité. Celui d'entre nous qui tenait le rôle de chef de pièce commandait les opérations et une fois que celui qui jouait le rôle du pointeur avait pris sa visée, il perçait le sachet de fond de la gargousse en enfonçant l'aiguille d'amorçage dans le canal lumière, il glissait l'étoupille métallique à percussion, fermait la petite culasse du canal lumière et armait le percuteur. Il annonçait au Chef : « Pointeur, prêt ». Alors celui d'entre nous qui tenait le rôle du tireur prenait la ficelle du percuteur et attendait le signal du tir. Il fallait s'éloigner de l'axe de recul de la pièce mais comme il s'agissait de canons de faible puissance, c'était plus pour nous entraîner à ne pas rester derrière les pièces puissantes qui, elles, reculent fortement.

C'est curieux comme une sensation peut provoquer des retours dans ses souvenirs. Rien que d'avoir retrouvé la sensation de « l'enculassage », j'ai revécu ces trop rares manœuvres du Camp de Saint-Cyr ou de Satory où nous avons reçu une instruction élémentaire sur le tir au canon. Élémentaire parce qu'à part les candidats « Bigor » c'est-à-dire destinés à l'artillerie coloniale, les Saint-Cyriens ne se voyaient pas offrir de places d'artilleurs lesquelles étaient réservées aux polytechniciens². Mais j'ai bien aimé le tir d'artillerie. Ce qui m'amuse, c'est qu'il a fallu que je suive le cours des géomètres de l'État pour enfin comprendre que l'on peut utiliser les canons autrement que comme des gros fusils. Je suis sûr que les guerres modernes vont radicalement révolutionner le tir au canon. Quoi qu'en disent les esprits chagrins, les poudres sans fumée vont rapidement progresser et les aciers aussi. Je vous fiche mon billet que dans moins de vingt ans, les canons seront capables de tirer non seulement comme ils le font actuellement mais plus loin et aussi en tir courbe comme des mortiers mais beaucoup plus loin et avec beaucoup plus de précision.

Je suis sur le point de m'endormir en laissant cette pensée m'envahir quand j'entends la porte de boudoir frotter sur le tapis ras en pivotant sur ses gonds. Un bougeoir suivi par une

² Cette disposition a perduré jusqu'après la Seconde Guerre mondiale. Depuis, les Saint-Cyriens peuvent choisir l'artillerie lors du choix des armes à la fin de leur temps de formation et d'instruction.

silhouette que je commence à bien connaître entame une glissade silencieuse en direction de mon lit. Je fais semblant de dormir, j'aime bien cela. Je suis à plat dos en plein milieu du lit les bras et les jambes écartés, ma chemise de nuit étalée sous les draps. Mais Hélène ne s'embarrasse pas de manières. Elle empoigne le revers du drap et la couverture qu'il enveloppe et découvre le lit sans autre forme de procès. Dans le même temps elle pose son bougeoir sur ma table de nuit. Je ne puis plus faire semblant de dormir.

- Fais-moi de la place, mon fiancé. Il est tôt, je suis lasse de cette guerre que personne ne veut voir, je suis lasse de devoir attendre encore notre mariage. Je voudrais que tu sois très doux et très audacieux à la fois... »

Nous avons passé une heure très audacieuse mais aussi pleine de douceur. L'une de mes montres, un gros oignon, sonne comme un réveil. Alors je la monte de façon qu'Hélène soit revenue dans sa chambre avant l'arrivée des domestiques. Nous pensons que cela ne trompera personne, mais les conventions...

*

* *

Les conventions sont sauvées au petit matin parce qu'on nous trouve chacun chez soi lorsqu'on nous apporte l'eau et les serviettes pour la toilette. C'est tout propres et fringants que nous savourons le petit déjeuner et le serveur ne nous a pas menti : les *crab cakes* sont succulents. Les œufs coque sont à point et les muffins qui nous servent de pain sont tout à fait mangeables. Nous regrettons toutefois la boulange de la plantation parce qu'il y a un affranchi qui cuit le pain de telle sorte que nous avons l'impression qu'il vient de France. Les pancakes sont aussi très agréables mais en fait, ils sont préparés à la farine de blé alors que souvent ils sont préparés avec de la farine de maïs.

La voiture est ponctuelle et nous couvrons rapidement les quelque cents mètres qui nous séparent de l'état-major. À tel point que je demande à l'officier d'escorte pourquoi il nous faut cette voiture.

- D'une part il ne serait pas souhaitable, puisque vous devez ensuite vous rendre à Washington, que l'on vous voit trop vous commettre avec le commandement militaire ou les autorités politiques de niveau ministériel. Ensuite, il vous faudra une voiture pour vous rendre dans les locaux annexes du Département d'État de la Confédération – notre ministère des affaires étrangères – pour y rencontrer le chargé d'affaire français qui est un Suisse qui joue un peu le rôle d'ambassadeur de France. Il est en relation avec le consul général de Savannah que vous connaissez mais aussi avec votre ambassadeur à Washington. Puisque malheureusement il n'y a pas d'ambassadeur de France auprès de la Confédération des États d'Amérique. De là il vous faudra vous rendre à la Maison Blanche pour y être reçus par le Président Davis. Votre ami Tertullien Ramade vous rejoindra au Département d'État pour vous informer de ce qu'on attend de lui. Vous logerez ce soir tous les trois à votre hôtel parce que nous avons pu réserver une chambre de plus pour M. Ramade. De là, demain matin une voiture vous conduira à la gare où vous prendrez le train pour Alexandria. Je vous rassure, il existe toujours une liaison télégraphique entre Alexandria et Washington. Ainsi vous pourrez avertir les autorités yankees de l'imminence de votre arrivée au no man's land. Vous traverserez à nouveau par Chain bridge. »

Ces quelques explications données, nous arrivons dans une cour pavée clôturée de grilles de fer scellées dans un mur-bahut. Des sacs de toile de jute s'alignent derrière les grilles, font un obstacle derrière le portail et servent de rempart à des gardes armés qui filtrent tous les véhicules y compris le nôtre. Le sous-officier chef de poste a manifestement des ordres parce qu'il examine soigneusement nos laissez-passer. Chaque document porte un portrait de nous très ressemblant parce que le graveur a travaillé d'après une photo portrait.

Notre entretien avec le général Lee est fort instructif. Manifestement, il n'entre plus dans ses projets de me mettre militairement à contribution.

- Je pense qu'il vaudrait mieux pour vous que vous cessiez d'être un agent double. Non que je craigne que vous serviez deux nations de manière égale, mais le fait de devoir mentir aux gens de Washington ne vaut rien pour votre tranquillité d'esprit. Il vaudrait mieux pour nous tous, c'est-à-dire les Confédérés et les Fédéraux, que vous ne teniez qu'un seul langage et celui du soulagement des blessés me semble humainement valable. Parce qu'il n'y a pas d'expérience plus dangereuse que d'essayer d'être une chose devant un homme et autre chose dans son dos. Or, c'est ce vous devez faire devant Pinkerton et McClellan. Je sais que ce que vous entreprenez sera difficile ; d'ailleurs M^{elle} Barton rencontre les pires difficultés à trouver des fonds pour son association. Seulement, on peut obtenir tout ce que l'on veut vraiment. Vous pouvez être ce que vous voulez, avoir tout ce que vous désirez, accomplir quoi que vous ayez décidé... si vous vous limitez à un objectif unique. De cela je suis persuadé. Et si cet avis peut vous être utile dans les circonstances actuelles, il le restera pour votre avenir qui est plus long que le mien. Ne protestez pas, Pierre-Hubert, je suis beaucoup plus âgé que vous. Si vous gardez cette vérité dans un coin de votre âme, Dieu ne vous abandonnera jamais. Il faut seulement considérer le monde avec discernement. Ayez une vision juste de la vie et apprenez à voir le monde sous son vrai jour. Cela vous permettra de vivre agréablement, d'agir pour le bien et, lorsque vous serez appelé au loin, de partir sans regret. Mais surtout, restez sincère. Il faut s'attacher à être franc envers le monde : la franchise est fille de l'honnêteté et du courage. Dites en toute occasion ce que vous avez l'intention de faire et tenez pour acquis que vous avez l'intention de bien faire. Vous resterez alors l'homme que j'ai appris à apprécier en vous.

Nous allons reprendre les combats. Pour le moment nous nous observons. Les Fédéraux ont pu mesurer qu'ils manquent d'expérience du feu. Ils ont été surpris de la bataille de Manassas Junction. Il faut considérer que les plus expérimentés des officiers et officiers généraux de ce qui était l'armée de l'Union sont dans les rangs confédérés. Nos soldats sont plus habitués à la vie d'une armée en campagne. Les soldats des fédéraux sont plus des gens de la ville et ils ne savent pas s'organiser pour vivre dehors. Seulement, Lincoln a rapidement tiré les leçons de sa défaite. Il va pouvoir mobiliser beaucoup plus d'hommes que nous et dans la durée ses soldats vont apprendre à se battre. Ses officiers aussi. C'est pourquoi je pense que nous gagnerons plus de batailles qu'eux au début mais que dans la durée ils finiront par gagner la guerre. Je suis déterminé à faire en sorte que les choses se passent autrement mais si elles devaient se dérouler comme je le crains, je me plierais à la volonté divine. J'ai confiance en la bonté et la sagesse d'une aimable providence qui a ordonné toute chose pour notre bien. Alors que nous voyons que le cours de l'abolition définitive de l'esclavage humain est encore en marche et que nous l'aidons de nos prières, laissons-en les progrès ainsi que les résultats dans les mains de Celui qui choisit de travailler par une influence lente et pour Qui un millier d'années n'est pas davantage qu'une seule journée.

Et vous, si vous restez en Amérique du Nord, je sais que vous agirez pour le bien et que vous serez de ces individualités qui pourront agir pour réduire les injustices que générera toujours le principe du "*Vae Victis*". Je ne me passe pas de votre aide, je l'espère pour plus tard, mais vous ne pourrez nous l'accorder que si vous ne vous battez pas militairement à nos côtés. »

Je suis à la fois troublé et réconforté de cet entretien. Hélène a les larmes aux yeux de savoir que la Confédération est à terme perdue. En fait Robert Lee est un homme de foi qui m'a rendu ma liberté. Celle d'entreprendre une tâche aux contours indistincts qui n'en est que plus difficile à organiser.

Il me tarde d'apprendre de Tertullien ce qu'on lui a demandé comme contribution au profit de la Confédération des États d'Amérique. Et aussi de savoir si je suis vraiment dédouané aux yeux des yankees. Maintenant, direction le Département d'État avant la Maison Blanche.